

2. LES « ANTITHÈSES » ET LES DIMENSIONS DE LA LIBERTÉ.

Si l'ineffaçable évidence de la Liberté du Moi Conscient – c'est-à-dire de l'Homme – s'impose comme un *fait* plus impératif que toute autre évidence du contraire, quel est le visage de ce même « contraire » ? Qu'est ce qui fait « antithèse » à la Liberté ? Si « l'homme est né libre, et partout il est dans les fers », de quels « fers » parlons-nous ? Pour répondre, nous distinguerons trois niveaux problématiques, qui correspondent à autant de façons dont l'Homme qui se veut libre – soit-il l'individu, la société où il vit, l'humanité... – doit se situer dans le Monde : le niveau *Métaphysique*, le niveau *Moral*, et le niveau *Politique*, qui bien sûr sont inséparablement entrelacés l'un à l'autre.

2.1 MÉTAPHYSIQUE. L'Homme contre la Nature (Liberté contre Déterminisme)

Dans celle qu'Emmanuel Kant appelle la « Troisième Antinomie de la Raison Pure » (T281A) à la « thèse » de la Liberté (« dans ses actions l'homme comme être *volontaire* est libre de *se* déterminer dans une direction plutôt que dans l'autre ») s'oppose l'« antithèse » du **Déterminisme** : « dans ses actions, l'homme comme être *naturel* est déterminé par la Nature, qui lui est extérieure »

La simple *idée* de Liberté comme *autonomie* (le sujet agissant est, d'instant en instant, le Commencement Absolu de la totalité de ses qui n'ont qu'en lui leur « Principe ») se heurte en effet immédiatement, et violemment, dans notre esprit, à l'idée de Nature comme *hétéronomie* et **Déterminisme** : comme tout dans l'Univers est soumis à des Lois qui sont à l'origine *causale* des phénomènes (= les « effets ») le monde « naturel » est un enchaînement *contraignant* et « plein » des Causes et d'Effets (*Déterminisme*). Or cela signifie qu'aucun être naturel qui fait partie de cette Grande Chaîne (the *Great Chain of Being*, comme E. Lovejoy l'appelait) ne peut commencer de lui-même, donc *dans* lui-même, une série causale autonome (*Hétéronomie*) car cela interromprait la parfaite *continuité* de l'Enchaînement Total dont il n'est qu'un rouage, ce qui reviendrait à poser un effet sans cause, ou un événement sans « Raison Suffisante ». Par conséquent, dès qu'on érige l'idée déterministe à Vérité Unique et Absolue sur les choses, la Liberté telle que nous l'avons conçue et énoncée – le pouvoir dont dispose un sujet de *commencer* une nouvelle chaîne causale totalement libre de tout conditionnement *extérieur* à lui-même, et *antérieur* au moment où il fait son choix – devient simple croyance d'« imbéciles » comme l'affirment **Spinoza** dans son *Ethique* (CDP 222) où il réduit les mouvement d'un homme qui se croit libre à ceux d'une pierre qui tombe (T277 D-E, CDP 224-225) et **Voltaire** dans son *Dictionnaire Philosophique* (où il est encore questions des hommes comme des « corps graves tendant vers le centre de la terre, sans pouvoir tendre à se reposer en l'air... » (T280)) ou au mieux une « illusion de l'esprit », selon les mots péremptoirs de **Pierre Simon de Laplace** dans le T279A, extrait dans son *Essai philosophique sur les probabilités* du 1814.

2.1.1 Les arguments du Déterminisme (et ceux de la Liberté)

Sur quoi repose-t-elle la force apparente de l'« antithèse » déterministe niant toute liberté possible dans un monde ainsi conçu ? Entre autre, sur deux dogmes extrêmement persuasifs, même si tout à fait discutables : (A) Une conception de la Loi (*nomos*) comme obligation/contrainte extérieure au sujet de l'action, et donc essentiellement *hétéronome* plutôt que comme principe intérieur d'*autonomie* ; (B) Une conception de la liberté comme *indifférence* ou *indétermination* plutôt que comme capacité de *faire* la différence et *se* déterminer pour le mieux.

(A) **LOI COMME OBLIGATION HÉTÉRONOME** – Voltaire défend dans son texte l'idée d'une **Loi** qu'il ressent en tant que telle – et en penseur tout d'abord *politique* – comme une *Contrainte Absolue* tout à fait incompatible avec n'importe quelle forme de liberté vis-à-vis de ses directives. Le « *sujet* » est, selon cette perspective, le « sous-jacent » dans le sens de *sous-mis* à la Loi, et qui en aucun cas ne peut en être la source première. C'est pourquoi Voltaire peut écrire « *Des imbéciles disent, L'homme prudent fait lui-même son destin. Mais souvent le prudent succombe sous sa destinée, loin de la faire ; c'est le destin qui fait les prudents* »...

Nous pouvons opposer à cette conception de l'Univers (car ici Voltaire parte de l'Univers entier : des pierres qui tombent selon la Nécessité des Lois Physiques, aux hommes qui vivent selon la Nécessité des Lois du « Destin ») à celle qu'Aristote prône à la fin de sa *Métaphysique*, dans le même Livre Lambda où parle enfin de l'Amour comme de la force qui de l'intérieur meut le Monde [Cf. *Désir* T208]. En renversant l'ordre voltairien, Aristote affirme non pas que le Cosmos en entier est lui-même régi par un Loi à laquelle la Prudence, si elle en est une, ne pourra que se soumettre, mais bien au contraire qu'une Intelligence et une « Prudence » Supérieure est elle-même à l'origine de cette même Loi « *ce n'est pas l'ordre qui fait le général, c'est le général qui est la cause de l'ordre* » (T271E).

(B) **CHOIX COMME ARBITRAIRE** – De sa part Laplace affirme que le choix opéré par une Volonté Libre de type aristotélien, à savoir d'un choix qui émane de **ses propres raisons** coïncide bel et bien avec l'idée auto-contradictoire d'une volonté qui **n'a pas de raisons** pour agir comme elle agit, plutôt qu'autrement. L'idée de Laplace est double : (a) ce que nous appelons un « choix » n'est qu'un *événement naturel* parmi les autres. Il est donc, comme tous les autres, doué d'une « raison », dans ce sens qu'il est l'effet *nécessaire* d'un autre événement naturel qui le précède dans le temps. *Commencer* une toute nouvelle série temporelle est donc *impossible*, car cela serait concevoir un effet *naturel* sans cause [cf. l'« Antithèse » kantienne en T281C] (b) Dans la Nature, le fait qu'un corps prenne une direction plutôt qu'une autre est toujours l'effet *nécessaire* d'une cause *contraignante*. Par conséquent, si mon choix *se* « détermine » dans une direction plutôt que dans une autre, il ne peut le faire que parce qu'il y est *contraint*, c'est-à-dire qu'il... n'a pas le « choix » !

Cette idée est en réalité très dogmatique, car il n'y a aucune raison de dire que « se déterminer vers » ce qui nous apparaît le mieux et « y être contraints » de l'extérieur sont une seule et même chose. C'est bien cela qu'avait affirmé Descartes dans sa *I^{ve} Méditation* (T276B CDP 197) : je peux bien *consentir*, être *librement en accord* avec l'Ordre que je *contemple*, et donc librement décider que le Mieux est le Meilleur Choix (ici encore la *prudence*). Pourquoi en effet un tel **OUI** – se demande Descartes, ainsi que Socrate¹ le fait avant de mourir, car ainsi il avait décidé de faire (T270) – évidemment engendré en moi par la simple contemplation de l'« Ordre Intelligible » des choses, serait-il nécessairement le résultat d'une *contrainte* ? Pourquoi *se déterminer* au Bien (et à sa Loi) coïnciderait-il avec « être contraint » par la Loi du Bien ? Et pourquoi le mouvement qui en suivrait ne pourrait-il pas porter en lui-même *son propre commencement*, **son propre** « 0 », ainsi qu'il se passe lorsqu'en mathématicien ce même Descartes fait jaillir la direction rectiligne de son mouvement purement « intelligible » (mathématique) d'un « 0 » – l'origine des « axes cartésiens » – qu'il place où bon il veut, tout simplement *car* il le veut ? Il y a une seule raison de nier cette double possibilité (un libre OUI comme résultat *intentionnel* d'une pure contemplation, et un 0 toujours disponible dans nos mouvements) : que le Monde ne soit *que* « Nature » et « Mécanisme », qu'aucune Intelligence Prudente et Contemplatrice ne puisse exister et juger *pour le mieux*.

¹ Cela montre que le débat entre Nature et Liberté concerne toujours les mêmes question, car nous pouvons reconnaître dans cette opposition Descartes/Laplace – entre une « Ame » conçue comme capable d'émettre un *libre jugement pour-le-mieux* et une « Intelligence » ressentie comme obligée de « se déterminer » d'une façon plutôt que d'une autre – la même dispute qu'en T270 oppose l'Idéalisme platonicien – incarné par Socrate qui librement *décide* de mourir pour le Plus Grand Bien – et le Naturalisme de Anaxagore qui, ainsi que Laplace, parle d'« Intelligence », certes, mais seulement pour décrire un monde mécaniquement soumis à la Nécessité, finalement *matérielle*, de ses Lois.

2.1.2 Liberté et Monde Intelligible (la Dimension de la Culture)

Si le choix de l'**Antithèse du Déterminisme** est que dans la Dimension de la Nature aucune vrai *choix* qui interrompe la Série Continue des Causes et des Effets n'est même pas concevable, il faut bien souligner que ses adversaires, qui soutiennent la **Thèse de la Liberté**, eux aussi... n'ont pas le choix. En fait, si l'on veut vraiment affirmer l'existence dans Cosmos d'une Volonté Libre non illusoire, on est obligé de *postuler* la présence – à côté de celle de la Nature – d'une dimension « purement intelligible » [Kant] des choses, c'est-à-dire d'une dimension qui ne peut être appréhendée que par un acte de pure intellection et où seulement peut se dérouler le chemin de la Liberté comme vie intime du « Moi » ou de l' *Esprit-qui-n'est-pas-la-Matière*, ainsi que Hegel le dit dans le cité **T283C**.

Il faut bien remarquer que cette façon de parler – d'une Dimension purement Intelligible du monde, que seulement les yeux de notre esprit peuvent percevoir – n'est que la voix que la Philosophie donne à une vérité universellement partagée par le sens commun. Le domaine du bien et du mal présupposant la Liberté de Choix (le libre arbitre) ce n'est que notre « cœur », nous dit le Bon Sens, que la voix intime de notre esprit, qui nous permet de « voir » si telle personne est « au fond » quelqu'un de bien, ou si telle action qui vient se dérouler dans le monde extérieur et que nos yeux charnels viennent de percevoir était animé par une bonne ou une mauvaise intention. Eh bien, lorsque nous utilisons en ce sens les yeux de notre cœur, nous disent tous les grands métaphysiciens de l'histoire, nous accédons grâce à eux – ici et maintenant – dans le « Monde Intelligible » (le chrétiens disent : le « Royaume des Cieux », qui est « au milieu de nous ») d'où la Liberté d'Autrui (ainsi que la nôtre) ne cesse d'interpeller notre capacité de discernement.

(1) **Platon** et **Aristote** (T270, T271) n'ont donc pas d'hésitation à passer du phénomène *microcosmique* de la liberté humaine (du « moi j'agis » individuel) à la dimension *macrocosmique* d'un Monde à la fois créé et intérieurement animé par une Intelligence Libre, Sage, Prudente... et ainsi strictement *immatérielle* (donc *invisible* et purement *intelligible*) qu'infiniment *aimable*.

(2) Un passage du Visible à l'Intelligible qui traverse tout le Moyen Age religieux pour se répéter tel quel dans la modernité de **Descartes** selon lequel c'est de l'intérieur de son « je pense » [*Ile Méditation*] que notre Moi individuel fait l'expérience d'une liberté [*Ive Méditation*] l'obligeant à reconnaître l'invisibilité/immatérialité de l'Ame [*Ive Méditation*] qui s'en voit habitée

(3) Dans cette perspective, la position de **Spinoza** ne contredit aucunement ce geste métaphysique conduisant de la position d'une liberté absolue à l'immatérialité/pré-matérialité – et donc de la pure « intelligibilité » – du Sujet/Substance qui en est le porteur, et qui dans son cas n'est que Dieu [T277(B) CDP 222 ; (E) CDP 225]. Pour Spinoza, il est bien vrai, la Liberté n'est pas dans l'exercice d'une quelconque « Volonté » comme « faculté de commencer absolument un état » [Kant] selon une finalité intentionnelle. Cela n'empêche pourtant, bien au contraire, qu'à la différence des déterministes à la Voltaire/Laplace, Spinoza prône l'existence *nécessaire* d'une Liberté comme Conscience Pure et Pure Intelligence de ce qui est par Nature purement « Intelligible ».

(4) De cette même façon, **Kant** se voit conduit par son argumentation d'un côté à *postuler* la Liberté comme présupposé de toute *action* responsable [ce que nous venons de voir en §1(7)] en et de l'autre à formuler une théorie du double « caractère » de l'Homme : d'un côté « sensible » et de l'autre « intelligible »... à la fois Citoyen [*polytès*] de la Terre et du Ciel (ici la racine du « Cosmo-politisme » kantien).

Plus précisément, Kant parle de la Liberté dans deux endroits différents de son œuvre : dans le domaine *pratique* [concernant la Morale : *Fondation de la métaphysique des mœurs* (1785) et *Critique de la Raison Pratique* (1786)] et dans le domaine *théorique*, où il pose le problème de la possibilité « antilaplacienne » d'un Commencement Absolu d'un côté du Monde sa Totalité (« *Première Antinomie* de la Raison Pure »), et de l'autre d'un enchaînement causal déterminé, qui s'amorce à l'intérieur de ce même monde (*Deuxième Antinomie*). Eh bien, la réponse de Kant est que de cette « antinomie » [contradiction apparemment irrésoluble] entre Nature et Liberté nous ne pouvons sortir qu'en *perçant*, pour ainsi dire, dans la troisième dimension des purs « Noumènes » [*nous*= Intelligence Intuitive chez Platon/Aristote – *noumène*= tout objet saisi par cette Pure Intellection]. Bref, à la seule condition qu'il puisse y avoir dans l'Homme une partie purement « intelligible » (et donc une Intelligence Pure qui n'a rien en commun avec sa partie « empirique », soumise au Déterminisme Naturel) nous pouvons légitimement lui attribuer la Responsabilité de ses « actions ».

Pour conclure, nous dirons que le Monde de la Liberté ou de la « Vie de l'Esprit » où seulement se déroule l' « action » de l'Homme, représente un *dimension* des événements qui n'est nullement réductible à celle de la Nature et qui n'est autre que la dimension de la **Culture** [cf. *La Culture*]

2.2 MORAL ET POLITIQUE : L'Homme contre l'Animal

2.2.1 Responsabilité et « Primauté de la Raison Pratique » : la « vie de l'Esprit » n'est pas celle du Corps (la Volonté n'est pas une simple auto-motion)

Après tout ce que nous venons de dire sur la problème *métaphysique* d'une Liberté conçue comme dimension où il est possible de *commencer absolument* une certaine série causale grâce à une Volonté capable d'amorcer une « action » que par conséquent je peux m'approprier car ce n'est que Moi, et Moi seulement, qui en suis [à] l'origine... après tout cela il nous reste à bien établir un point d'importance cruciale, qui nous conduira à ce que nous devons reconnaître comme un **septième trait de la Conscience** [cf. cours sur le *Devoir*]. Nous parlons ici de la **nature irréductiblement morale** de tout acte de Volonté et donc d'auto-appropriation de ses actions de la part d'un moi conscient. Ce qui confronte l'Homme comme être *moral* à sa nature *animale*.

Pour comprendre cette insécabilité entre le Moi et sa nature *morale*, nous pouvons considérer les trois passages qui dans l'œuvre d'Aristote conduisent d'une considération (271A) de l'être *naturel* comme ce qui a *en soi* le « principe de son mouvement » [objet de la *Physique*], à celle (271B) de l'être *vivant* qui en revanche a *en soi* le principe de son accroissement/décroissement [« morphogénèse autonome », objet du *De l'Ame*] à celle, finalement, (271C) de l'être *volontaire* qui en revanche porte *en soi* le principe de ces « mouvements » tous spéciaux que sont ses « actions » [objet de l'*Ethique*]. Nous-nous demandons: si toute « action » est sans aucun doute un mouvement réalisé par l'animal « homme » en ce qu'il est doué d'une *vie* et donc d'une auto-motion... qu'est ce qui fera la différence entre l'*action* d'un homme qui s'assoit sur une chaise et le *mouvement* de son chien qui en l'occurrence « fait » de même en « se » bougeant, c'est-à-dire sans y être poussé par rien qui ne soit lui-même et son propre désir de le faire? Tout mouvement du « vivant » commence bien, en effet, *de et dans* l'être individuel qui l'accomplit, ainsi que tout un chacun de ses « appétits » ! Signifie-t-il cela pour autant que, donc, tout être vivant est doué d'une « volonté », ou réciproquement que l'homme n'est qu'un être vivant – un animal – parmi les autres, mais doué d'un organe spécial que nous appelons son « moi » ?

De toute évidence NON : si un « Moi » qui « agit » existe en effet comme une *réalité* et non pas comme une pure et simple auto-illusion, il faut que sa façon de s'auto-approprier ses actions – donc s' « auto-mouvoir » intentionnellement *vers* ses « actions » – ne soit pas celle qui en général appartient à la « vie spontanée », comme Hegel le dit en **T282B** : « L'essence de la conscience de soi n'est pas n'est pas son enfoncement dans l'expansion de la vie ». En bref : une conscience qui s' « approprie » ses actions – c'est-à-dire une conscience qui *agit*, en général – n'est pas tout simplement et immédiatement un phénomène de « vie vivante » (« enfoncée dans l'expansion de la vie »)... elle n'est pas qu'une forme vivante qui « se bouge » à la recherche d'une nourriture quelconque à « assimiler ». Bien à l'opposé, un « Moi » n' « existe » que dans la Pensée et la

Parole, c'est-à-dire dans la mesure où il est disponible à *rendre compte* la totalité de ses « mouvement » une fois qu'il décide en « toute conscience » de les accomplir, ou qu'il *se* « rend compte » (=prend conscience) qu'il les a accomplis.

Autrement dit: tout Moi agissant [et tout « Moi » est *agissant*, car il surgit à lui-même du « 0 » de son *action libre* de dire « Moi je... »] est **responsable** car il est par définition disponible à **répondre** – par une pensée réfléchissante et parlante – de ses actions : de leur sens, de leur « pourquoi », des intentions qui l'animent lorsqu'ils les fait jaillir de sa propre conscience. **Nous dirons dès lors que l' « auto-motion » (la Vie) propre à l'Esprit, en ce qu'il est doué d'une Volonté, est celle de la Responsabilité : « Moi, je n'agis qu'à partir de mes raisons, et donc de ma Raison »**

Par conséquent, une « action » comme mouvement naturel de l'animal « homme » est « volontaire » – c'est-à-dire elle en est effectivement une – seulement dans la mesure où elle est un événement *moral*, immédiatement susceptible d'un jugement de Bien et de Mal. Confrontés à cette Responsabilité donnée dès qu'une Conscience nous est donnée... « nous sommes *seuls*, sans excuses » dit Sartre en T283C). C'est bien cela qu'Emmanuel Kant – est à sa suite le cité Fichte – a appelé la « primauté de la Raison Pratique » par rapport à la Raison Spéculative : « je pense » signifie *premièrement* « je suis *morale*ment responsable de mon action de penser »... DONC j' « existe » comme Homme.

2.2.2 Le chemin irréductiblement politique du Libre Arbitre à la Liberté

C'est *cette* circonstance qui nous oblige à articuler intérieurement la notion de Liberté en distinguant d'un côté l'ainsi dit *Libre Arbitre* – la simple et ponctuelle possibilité toujours présente de choisir de faire-ou-pas-faire une chose *arbitrairement* posée – soit-elle bonne ou mauvaise – et une *Liberté* plus profondément conçue comme le pouvoir de s'épanouir, correspondre à sa vraie nature humaine en son Bien (*ergon*) effectif.

Cette distinction s'impose en effet lorsque notre Volonté *se heurte* non pas à l'obstacle théorique de ne pas arriver à se *concevoir* au Commencement Absolu de ses actes (difficulté *métaphysique*) mais à l'obstacle bien pratique et concret de ne pas arriver à y *être* réellement (difficulté morale). **En principe** – car comme Homme je suis « né libre » – je peux choisir de ne pas boire ce verre, de ne pas céder à la déraison de mes désirs... **en pratique** toutefois je suis « dans les fers » et je n'arrive pas à me *libérer* de cet esclavage, pour m'épanouir et vivre une vie conforme à ma Nature *Humaine*, qui n'est pas tout simplement « animale ». Autrement dit, lorsque notre intellect philosophique nous a *théoriquement* libéré des chaînes de la Nécessité Naturelle en rendant au moins *pensable* une Volonté au Commencement de l'Action... et bien nous n'avons fait que gravir la première marche de notre ascension, car ce n'est pas tout à fait déjà donné que nous sachions en effet *utiliser* cette même Volonté pour « commencer » une action qui soit à la hauteur de l'être non seulement « volontaire » mais *libre* que nous sommes, plutôt que se mettre au service que de l'Animal – la Bête – qui indéniablement nous habite aussi, et faire ce que bon *elle* veut.

Ainsi pour Aristote (271F) il a deux types de Pouvoir.

D'une côté le «pouvoir du maître », qui dans la Polis s'exerce par définition envers l'« esclave » et qui dans l'Individu ne suppose pas la liberté des impulsions qui lui sont soumises. Cette Volonté du maître dit à notre désir de boire le tout dernier verre : « tu arrêtes, sans discuter. C'est comme cela et pas autrement ». Et de l'autre « une volonté qui s'exerce à l'égard d'être libres et égaux par la naissance ». Dans la Polis, c'est le pouvoir dont le citoyen jouissant de tous les droits dispose envers ses paires, qui de leur côté sont bien d'accord à lui en permettre l'exercice pour le Bien Public. Dans l'individu, c'est une Volonté qui suppose la liberté, c'est-à-dire la *libre consentement* de la part des impulsions censées lui obéir au nom de *leur propre* épanouissement et de leur effective auto-libération.

La différence entre ces deux types de « liberté » est évidemment abyssale et en voulant trancher elle distingue entre les Anciens/Médiévaux et les Modernes/Contemporains. Nous dirons que l'idée d'une liberté toute à conquérir au travers d'un lent et patient travail d'éducation et auto-éducation correspond à la vision qu'en cultivaient les eudémonistes anciens et la tradition religieuse du Moyen Âge, tandis que la conception moderne – et *surtout* contemporaine, propre de notre société de consommation – est que la Liberté n'est autre que dans le pouvoir de faire ce que notre choix *arbitraire* et individuel nous dit de faire, le reste – notre perfectionnement, notre épanouissement... – n'en étant qu'une conséquence, et non pas *la* Liberté elle-même, comme *résultat* final d'un cheminement [auto-]éducatif.

Cette idée de la Liberté comme résultat d'un cheminement d'éducation répète ci, de toute évidence, ce que nous avons déjà vu à propos du *Désir* et du *Bonheur* : éduquer nos désirs et donc s'éduquer au vrai Bonheur signifie dans cette perspective arriver à utiliser notre Libre Arbitre pour atteindre une condition de vraie Liberté (une vie humaine effectivement capable de se déployer en accord avec sa nature).

C'est bien de ce cheminement éducatif d'un esclave qui marche vers sa Liberté en commençant par servir, en esclave bien sûr, le Bon Maître (la Raison, Dieu, l'Esprit, la Liberté même...) que parlent :

- Platon dans le Livre VII de la République (comment utiliser son obéissance d'esclaves pour sortir de la caverne de notre esclavage) et tous les sages anciens (Epicure, Epictète...).
- La tradition chrétienne dans la parabole de l'Enfant Prodigue qui, lors de sa rencontre avec le « Père » lui demande de le traiter «...comme l'un de tes mercenaires » (T246) ainsi que les textes T284-285 de St Paul et Luther (auteur en 1525 du célèbre *De Servo Arbitrio*, où il argumente que dans nos choix arbitraires il n'y a rien de libre) sur le destin auquel l'homme est appelé, de se mettre au service de Dieu/Autruï pour transformer d'esclave en « fils ».
- Hegel avec sa célèbre « dialectique du maître et de l'esclave » (T282E), où la contrainte au Travail *sur* l'objet désiré oblige la conscience « servante » (qui voudrait au contraire immédiatement le consommer, car esclave de ses désirs) à rebondir sur elle-même en héritant des limites mêmes – la « forme » – qu'elle impose à l'objet « travaillé ». C'est enfin ce travail de l'esclave sur soi-même, auquel il est obligé par un maître extérieur qui engendrera chez lui, le moment venu, la libération de son « maître » intérieur (=intérieurisation du Maître d'autrefois), en faisant de lui non seulement un homme doué de libre arbitre, mais bien Libre.
- Sartre, avec son idée que le chemin de la Liberté ne peut s'amorcer qu'au moment où nous admettons que nous en sommes les *esclaves* « sans excuses ».

Un tel cheminement d'auto-libération (cf. le « double-pas » vu à propos du Bonheur) commence donc par la prise de conscience d'une condition d'esclavage et soumission à l'emprise de notre animalité. A cela fait suite la ferme décision de se mettre – à ce premier niveau nécessairement comme *esclave* – au service d'une Maître pleinement humain, qui seul saura nous conduire à la Liberté sur des chemins qui nous sont pour l'instant encore inconnus. Ce qui suit n'est autre que notre fameux « nostos » à la Recherche certes non pas du Libre Arbitre (dont nous disposons entre autre pour nous rendre *esclaves* de nos passions) mais de notre Liberté perdue : et **l'horizon de cette recherche est nécessairement celui de la polis.**